

LE SECRET C'EST DE TOUT DIRE !

LE SECRET GIOVANNELLI
C'EST DE TOUT DIRE !

Le blitz ne procure pas les mêmes satisfactions que celles que l'on peut retirer d'un coup bien organisé il ne met pas en crise la structure complète d'une entreprise comme on réussit à le faire en attaquant plusieurs fronts. Aussi, poussé par la nostalgie de précédents succès, ou peut-être par le simple goût de l'aventure, je ne refusai pas le simple goût de m'offrir le jour où le restaurant Salve ouvrit ses portes à Milan, sur l'initiative d'un géant de la restauration collective.

Le lecteur devra encore une fois m'excuser de modifier le nom, mais je crains de n'avoir pas été il serait fort imprudent de tout révéler, sans certaines précautions. Mais venons-en au fait Angelo et moi-même avions saisi au vol quatre heures par jour seulement, et nous nous sommes embauchés comme plongeurs à la Salve (pour avoir récolté des renseignements sur la façon l'établissement exploitait son publicitaire et pour lancer en Italie une fortune nouvelle : il s'agissait d'un self-service, à l'heure avancée de la nuit. Il était ouvert avec des couleurs très vives, tourné vers le sud, et il se caractérisait, du fait de son service rapide et une cuisine soignée, par une particularité n'empêchait pas la gestion particulièrement rétrograde de ce "bien", c'est-à-dire ceux qui ne pouvaient plier l'échine, avaient la force de résister huit heures et pouvaient supporter un régime malade ou exigeant leur

ALLA

Le secret c'est de tout dire!

GIANNI GIOVANNELLI

Le secret c'est de tout dire!

Traduit de l'italien par
MONIQUE BACCELLI



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2021

À Gianfranco, Caterina et Bruno

TITRE ORIGINAL

Il segreto è dirlo

Le présent ouvrage a paru pour la première fois anonymement, au Scriblerus club à Vérone en 1983.

© Éditions Allia, Paris, 1989, 2021.

PRÉFACE
À LA PREMIÈRE ÉDITION FRANÇAISE

EN 1983 l'imprimeur véronais Marino Mardersteig livrait les premiers exemplaires de *Il segreto è dirlo* et *La Repubblica*, l'un des quotidiens les plus lus en Italie, consacrait un long article aux aventures d'un étrange client de mon étude, l'ouvrier Stabile Fioravante. L'enquête était signée par Giorgio Bocca, le mieux payé parmi les journalistes prêts à écrire sur n'importe quel sujet, éventuellement sur commande. Stabile Fioravante n'avait pas tué sa femme à coups de marteau et n'était pas non plus le dernier fiancé de Caroline de Monaco, mais il n'en avait pas moins mérité les honneurs de la presse en gagnant, en moins de vingt mois, dix-sept procès contre dix-sept sociétés différentes dont il avait réussi à se faire licencier.

Les juges lui accordèrent une indemnité globale de 700 000 F. Non content de son succès, Fioravante menaçait avec insolence de continuer sur cette voie, en incitant les autres à en faire autant.

Cela se passait en Italie, au moment où la révolte prolétarienne, commencée en sourdine dans les années 1966 et 1967, semblait sans issue. Depuis plus de seize ans, elle renaissait chaque fois sous des formes différentes, dominant habilement la répression et ne cédant jamais à la tentation d'accepter de sournoises offres de paix. Les jeunes volaient vers les bureaux d'embauche pour y demander n'importe quel travail, très pressés de "foutre le bordel" et de récupérer de jolies sommes en échange de leur départ.

Il serait ridicule de s'interroger longuement pour savoir si ce banditisme légal doit être considéré comme

subversif. Il fut indiscutablement scandaleux et les organisations syndicales furent bien obligées de le tolérer, en le dissimulant hypocritement, dans l'espoir de le voir cesser spontanément. L'exploitation éhontée des lois alimentait des comportements radicaux et constituait une véritable farce aux dépens de ceux qui étaient bien obligés de les respecter, puisque c'étaient eux qui les avaient créées et imposées. C'est dans ce climat que furent conçues les joyeuses et désinvoltes aventures de Salvatore Messana ; et il serait impossible de bien les comprendre sans leur accorder la réalité, sinon le réalisme, dans lesquelles elle baignent. Le livre parut sans nom d'auteur, pour éviter des confusions avec les bandes de petits arrivistes, avec leurs chroniques ambiguës et sournoises des luttes italiennes et avec leur désir évident d'obtenir un poste minable.

Aujourd'hui où tout paraît brusquement et inexplicablement calme, je peux enfin signer.

PRÉFACE
À LA NOUVELLE ÉDITION FRANÇAISE

DÈS 1640, Thomas Hobbes remarquait que trois facteurs sont nécessaires pour disposer les esprits à la sédition contre l'ordre établi : le mécontentement, le prétexte d'un droit violé et l'espoir d'obtenir un résultat. La crainte de la pauvreté peut bien sûr engendrer un sentiment de souffrance qui pousse à la révolte ; mais, si le désir de justice nous fait défaut, la crainte des sanctions infligées par les détenteurs du pouvoir, le risque de l'incarcération ou même seulement d'être dessaisi de ses biens l'emportent. Dans

tous les cas, c'est uniquement en entrevoyant une possibilité concrète de succès que les mécontents peuvent affronter les conséquences tout aussi possibles d'une émeute. *Sans ces trois choses : mécontentement, prétexte et espoir, il ne peut y avoir aucune rébellion, et lorsqu'elles sont toutes réunies, il n'y manque plus qu'un homme de crédit pour montrer l'exemple et sonner trompette (Éléments de loi, Partie II, Chapitre 27).*

Sans une expérience directe et personnelle, dans son ensemble, de la vie sociale de cette époque, celui qui lirait aujourd'hui ces pages pour la première fois pourrait croire à une fiction, à une fable picaresque, imaginée pour critiquer le monde réel en le déformant par des descriptions caricaturales et provocatrices. Il s'agit au contraire de faits réellement survenus, alors que toute la vieille Europe se transmuait sous les coups de continuelles séditions populaires. Les trois facteurs considérés par Thomas Hobbes semblaient à cette époque ne jamais devoir trouver de fin tant ils étaient devenus permanents. Et à l'inverse, déjà en 1989, au moment de la sortie de la première édition française, je notais dans la préface que tout était devenu " Brusquement et inexplicablement calme ". Il s'agissait toutefois, plus que d'une accalmie, de la quiétude trompeuse qui précède la tempête.

Le pouvoir, en ce début de XXI^e siècle, tend à supprimer les règles ou, plutôt, à les rendre si vagues et générales qu'elles en deviennent finalement incompréhensibles ; il incombe désormais au fonctionnaire de police de les interpréter et de les appliquer, tandis que la magistrature se contente de conforter le travail des gendarmes. Nous en revenons au droit romain de Justinien, souverain, comme on pouvait s'y attendre, d'un empire en voie de décadence : *quod principi placuit*

legis habet vigorem (Digeste, I, 4, 1). Il n'existe pas de droits absolus, il est donc impossible de réclamer justice ou de déplorer l'injustice. Il n'y a que des formalités inutiles, que le despotisme moderne exige dans le seul but d'établir jour après jour l'exercice d'une domination, non seulement inébranlable, mais à laquelle il est également impossible de se soustraire. Astolphe de Custine avait saisi cette caractéristique de la législation autoritaire dès son arrivée sur le sol russe : *Je répète donc avec les seigneurs russes, que la Russie est le pays des formalités inutiles* (Lettre huitième, 11 juillet 1839, au soir).

Les derniers vestiges de liberté ne subsistent que dans les très rares parcelles de l'existence individuelle que le pouvoir souverain ne cherche pas à conquérir ou, en tout cas, à mettre à profit ; mais ce ne sont que bribes de peu d'importance. Il reste bien entendu la liberté de se rebeller, et celle-ci échappe par sa nature même à toute codification : elle se mue en un ordre nouveau quand la révolte est couronnée de succès, ou engendre la répression lorsque la structure de commandement l'emporte. La suppression de tout fondement juridique susceptible de légitimer les désirs nés du mécontentement rend la sédition difficile ; raison pour laquelle l'histoire de Salvatore Messana semble relever de l'imaginaire. Ces aventures se déroulent à une époque de révolte, alors que c'est plutôt la peur qui règne aujourd'hui. Mais il suffit d'un rien pour que tout change à nouveau. Comme conclut le protagoniste : "quand j'ai l'occasion de jeter la première pierre sur ceux qui détiennent le pouvoir, je m'offre sans hésiter ce plaisir, en visant de préférence la tête".

BREFS PRÉLIMINAIRES

JE tiens avant tout à remercier le professeur Lapo Meneghetti d'avoir eu la patience de corriger mon journal, écrit à la diable, d'en avoir respecté l'esprit et de s'être contenté de le traduire en bon italien : en effet le lecteur y appréciera une prose qui n'est certes pas de mon cru.

J'ai décidé de publier ce livre à la suite d'une violente querelle que j'ai eue avec un con d'avocat (soutenu par trois syndicalistes encore plus cons que lui) qui me conseillait instamment de ne pas divulguer les systèmes qui me permirent d'accroître mes revenus aux dépens du patron.

Mes filouteries ne visent en aucun cas à définir une "ligne de conduite politique", et je ne prétends pas davantage être un "militant". Mais je n'ai absolument pas honte de mon existence et j'estime qu'il entre beaucoup plus de déloyauté dans la création d'une société par actions que dans ce qui ressort de ces quelques pages. Celles-ci ont du moins le mérite d'être vraies. C'est aux dégonflés prudents, toujours prêts à susurrer des appels au silence, aux esprits brouillons qui se noient dans les détails en murmurant que le secret, c'est de ne rien dire, que je veux m'attaquer. Peu m'importe si le jeu s'arrête là pour moi : un esprit rebelle trouvera toujours son semblable.

Amis lecteurs, le secret, c'est de tout dire !

PREMIÈRE PARTIE

